



Chapitre II

Le discours mondain

L'univers mondain dans Un amour de Swann

En ce qui concerne la mondanité, Un amour de Swann occupe une place privilégiée dans A la recherche du temps perdu: c'est ici, en effet, que les personnages mondains sont pour la première fois mis en scène dans leur univers oisif et luxueux, se trouvant réunis dans des dîners, soirées ou promenades. Un amour de Swann offre donc un contraste avec Combray qui constitue le cercle familial du héros-narrateur où l'on mène une vie simple dans une maison de campagne. Si Mme des Laumes (Mme de Guermantes)* y a été mentionnée, c'était en tant que «comtesse», «châtelaine du village». Elle était identifiée à la poésie de son nom mais n'était pas présentée comme une grande dame du monde. Quant à Swann, il n'était qu'un charmant voisin qui venait quelquefois chez le jeune héros pour dîner avec les grands-parents et qui, par sa visite, privait l'enfant de la présence de sa mère. Un amour de Swann révèle un autre aspect de ces personnages: Mme des Laumes y

*Dans Un amour de Swann, épisode qui se situe avant la naissance du héros-narrateur, Mme de Guermantes est connue sous son ancien nom: Mme des Laumes.

apparaît comme la dame du grand monde dont parle tout Paris et Swann comme un mondain raffiné, habitué des cercles les plus fermés du faubourg Saint-Germain mais qui, à cause de son amour pour une demi-mondaine, cherche à se faire recevoir dans le salon bourgeois des Verdurin. Ainsi, c'est dans Un amour de Swann que le lecteur découvre pour la première fois ce qui se passe véritablement dans ces milieux fermés sur eux-mêmes et cela constitue une esquisse de la vie mondaine qui sera développée dans les autres parties du roman.

Nous pouvons constater que dans Un amour de Swann, l'univers mondain est mis en scène à travers la vie mondaine et amoureuse de Swann. Son amour pour Odette l'oblige à fréquenter deux types de salons rivaux, à savoir: les salons aristocratiques (son univers habituel) et le salon bourgeois de Mme Verdurin (l'univers qu'il découvre). Ainsi la vraie nature de l'univers mondain est révélée ici à travers le personnage de Swann.

Swann, habitué des salons aristocratiques, est introduit par Odette dans le salon bourgeois de Mme Verdurin. Dans ce milieu qui n'est pas le sien, Swann se sent ainsi étranger parmi les «fidèles». Il y observe en effet les attitudes et les pratiques des habitués avec un regard extérieur qui révèle les règles de fonctionnement du milieu, acceptées tacitement par tous. Pendant une soirée chez les Verdurin, Swann, qui veut plaire à Mme Verdurin en lui proposant d'obtenir un «coupe-file» pour les soirs de galas, en vient à parler de ses relations avec les milieux gouvernementaux. La surprise de Cottard à propos de ces relations dévoile les valeurs propres au milieu des Verdurin.

Swann qui ne parlait jamais de ses relations brillantes, mais seulement de celles mal cotées qu'il eût jugé peu délicat de cacher, et au nombre desquelles il avait pris dans le faubourg Saint-Germain l'habitude de ranger les relations avec le monde officiel, répondit:

Je vous promets de m'en occuper, vous l'aurez à temps pour la reprise des Danicheff, je déjeune justement demain avec le Préfet de police à l'Élysée.

— Comment ça, à l'Élysée? cria le docteur Cottard d'une voix tonnante.

— Oui, chez M. Grévy, répondit Swann, un peu gêné de l'effet que sa phrase avait produit.¹

Aux yeux de Swann qui est habitué des salons du faubourg Saint-Germain, les relations avec les hautes sphères gouvernementales n'ont rien de prestigieux. Mais Cottard, au contraire, les trouve brillantes et a peine à croire qu'un «nouveau» comme Swann puisse être invité par M. Grévy, le Président de la République. L'étonnement de Cottard permet de mesurer combien les valeurs admises parmi les nobles peuvent être différentes de celles reconnues par d'autres. Ainsi on peut comprendre que ces valeurs ne sont valables que pour un cercle mondain déterminé, qu'elles sont conventionnelles et varient selon les milieux.

Pendant la soirée Saint-Euverte, Proust replace Swann dans le milieu qui est le sien. Mais à ce moment-là, attristé par l'absence d'Odette, Swann ne s'intéresse à rien, et surtout pas aux choses mondaines. Étant dans «un état de

¹Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p. 334.

mélancolique indifférence», il ne peut pas se mêler à la société qu'il fréquente et à l'atmosphère qui l'entourne. Ce détachement neuf lui permet d'observer le milieu de la marquise comme un spectacle: «(...), c'est la vie mondaine tout entière, maintenant qu'il en était détaché, qui se présentait à lui comme une suite de tableaux.»² Cet état d'esprit lui permet d'avoir un regard critique et par là de voir la laideur des hommes.

Swann retrouva rapidement le sentiment de la laideur masculine, quand, au-delà de la tenture de tapisserie, au spectacle des domestiques succéda celui des invités. Mais cette laideur même de visages qu'il connaissait pourtant si bien, lui semblait neuve depuis que leurs traits — au lieu d'être pour lui des signes pratiquement utilisables à l'identification de telle personne qui lui avait représenté jusque-là un faisceau de plaisirs à suivre, d'ennuis à éviter, ou de politesses à rendre — reposaient, coordonnés seulement par des rapports esthétiques, dans l'autonomie de leurs lignes. Et en ces hommes, au milieu desquels Swann se trouva enserré, il n'était pas jusqu'aux monocles que beaucoup portaient (et qui, autrefois, auraient tout au plus permis à Swann de dire qu'ils portaient un monocle), qui, déliés maintenant de signifier une habitude, la même pour tous, ne lui apparussent chacun avec une sorte d'individualité.³

²Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, p.321.

³Ibid., p.458.

Ainsi par le biais du personnage de Swann, Proust — tout en accordant une place prépondérante à l'évocation du salon des Verdurin — établit une série de parallélismes qui lui permettent d'opposer le salon bourgeois au salon aristocratique de la marquise de Saint-Euverte, mettant ainsi en lumière à la fois les différences et les ressemblances des deux cercles mondains rivaux.

Les différences se manifestent à des plans divers — notamment le plan esthétique et celui des manières. Ainsi Mme Verdurin impose à son clan un «credo» artistique et un ton «bohème» qui veulent rompre avec l'ennui engendré par les valeurs esthétiques et l'étiquette qui gouverne les salons aristocratiques.

Les Verdurin n'invitaient pas à dîner: on avait chez eux «son couvert mis». Pour la soirée, il n'y avait pas de programme. Le jeune pianiste jouait, mais seulement si «ça lui chantait», car on ne forçait personne et comme disait M. Verdurin: «Tout pour les amis, vivent les camarades!»⁴

Mais par delà ces différences, on découvre que l'essence de la mondanité est unique: les règles propres à chacun des salons, les propos tenus et les valeurs proclamées à travers ces propos ne sont qu'un «discours» à la fois conformiste et mensonger dont la fonction unique est d'affirmer l'appartenance au cercle quel qu'il soit. C'est ce discours que nous allons maintenant étudier.

⁴Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.304.

Le discours mondain

Il est à remarquer que Proust consacre les premières pages d'Un amour de Swann à présenter de façon détaillée les codes tacites qui ouvrent l'accès chez les Verdurin, soit par le biais de la description, soit par celui du commentaire. Une telle approche de la part de l'auteur, attire notre attention sur l'importance des conventions et des règles qui découlent de ces conventions dans l'univers mondain. A première vue, nous sentons que les mondains doivent se soumettre aux codes établis dans un groupe pour y être acceptés. Pour cette raison, nous avons choisi d'étudier le discours mondain dans l'hypothèse qu'il pourrait être un des moyens efficaces qui permettraient aux mondains d'exprimer leur appartenance sociale ou, plus précisément leur appartenance à tel ou tel cercle mondain. De ce point de vue, il est possible de distinguer plusieurs formes de discours mondain. D'une part le discours d'appartenance proprement dit dont la fonction unique est de signifier l'appartenance de tel ou tel individu à un cercle mondain donné; d'autre part trois autres formes qui expriment cette appartenance par le biais d'un sème secondaire à savoir: le discours de connivence, qui exprime cette appartenance à travers la connivence qui unit les membres du cercle, discours de bienséance, qui exprime l'appartenance à travers le maniement du langage conventionnel de la politesse et enfin le discours d'exclusion, dont la fonction est d'exclure certains individus ou groupes d'individus du cercle pour mieux définir l'identité de celui-ci.

1. Le discours d'appartenance proprement dit

Les gens qui partagent la vie d'un groupe ont aussi à partager les

mêmes croyances, les mêmes règles. Et pendant la conversation, il leur faut exprimer leur adhésion; cela veut dire ne pas critiquer et ne pas contredire les règles établies. Le discours mondain peut être considéré ainsi comme une sorte de stratégie de groupe destinée à en renforcer la cohésion.

Une des fonctions du discours mondain est ainsi d'exprimer une admiration que l'on sait partagée par l'ensemble du groupe pour certains de ses membres. C'est, par exemple, ce qui transparaît de cette réplique adressée par Mme Verdurin à Cottard quand celui-ci feint de vanter le docteur Potain, médecin des salons aristocratiques, comme l'un de ses maîtres.

«Laissez-moi donc tranquille avec vos maîtres, vous en savez dix fois autant que lui, répondit Mme Verdurin au docteur Cottard, du ton d'une personne qui a le courage de ses opinions et tient bravement tête à ceux qui ne sont pas du même avis qu'elle. Vous ne tuez pas vos malades, vous, au moins!»⁵

Mme Verdurin vante ainsi «son» docteur en exagérant ses mérites et en le louant publiquement aux dépens d'un académicien célèbre, conformément à l'article du «credo» du clan cité dès le début du livre et qui veut que «Cottard ait plus de diagnostic que Potain».

Cette réplique de Mme Verdurin met par ailleurs en évidence deux

⁵Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.333.

aspects importants de ce type de discours. D'abord, c'est un discours catégorique, sans nuance, poussé jusqu'à la mauvaise foi. Ainsi, dans sa bouche, l'article du «credo» qui concerne Cottard devient le «Vous au moins, vous ne tuez pas vos malades» qui conclut la réplique que nous venons de citer. C'est par ailleurs un discours qui est présenté comme une marque de courage face à la société dans son ensemble, comme si affirmer son appartenance du clan revenait à braver la société et risquer du même coup sa position sociale. C'est ce que souligne l'incise consacrée au ton sur lequel s'exprime Mme Verdurin.

Par ailleurs dans le salon des Verdurin, il est à remarquer qu'on a toujours de l'admiration pour les membres même s'ils font ou disent des bêtises. Ainsi quand M. de Forcheville admire la robe blanche de Mme Verdurin, Cottard qui veut se faire valoir aux yeux de ce qu'il appelle un «de», saisit au vol le mot «blanche» et dit: «blanche? Blanche de Castille?»⁶ Mme Verdurin, ayant remarqué que Forcheville «goûtait la finesse» de la réplique, s'empresse de «faire mousser» son docteur:

«Qu'est-ce que vous dites d'un savant comme cela? avait-elle demandé à Forcheville. Il n'y a pas moyen de causer sérieusement deux minutes avec lui. Est-ce que vous leur en dites comme cela, à votre hôpital? avait-elle ajouté en se tournant vers le docteur, ça ne doit pas être ennuyeux tous les jours, alors. Je vois qu'il va falloir que je demande à m'y faire admettre.»⁷

⁶Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.375.

⁷Ibid., p.375.

Il est évident que la réplique de Cottard dénote son peu d'intelligence car, n'ayant qu'un rapport très lointain avec ce qu'a dit Forcheville, elle tombe à plat. Mais Mme Verdurin fait semblant de voir dans ce calembour dont la stupidité n'échappe pas à Swann, une preuve d'esprit et d'humour. Pire encore, elle n'hésite pas à en rajouter dans le mauvais goût — en comparant l'hôpital où travaille Cottard à un salon moins ennuyeux que le sien — pour faire valoir d'esprit de «son» docteur.

La comparaison entre les deux «nouveaux» du salon des Verdurin, Swann et Forcheville, nous semble mettre clairement en évidence cette fonction du discours mondain. En effet si les Verdurin préfèrent Forcheville à Swann, c'est parce que Forcheville accepte de conformer son discours à celui du groupe tandis que Swann y est plus que réticent. Ainsi, à propos du calembour sur «Blanche de Castille», les réactions de Forcheville et de Swann sont quasiment opposées et cela saute aux yeux de Mme Verdurin.

Tandis que Swann, par l'effort douloureux et vain qu'il fit pour sourire, témoigna qu'il jugeait ce calembour stupide, Forcheville avait montré à la fois qu'il en goûtait la finesse et qu'il savait vivre, en contenant dans de justes limites une gaieté dont la franchise avait charmé Mme Verdurin.⁸

Même dans la conversation, Forcheville a tendance à vanter tout le monde pour se montrer aimable. Il demande à Mme Verdurin qui est Mme Cottard

⁸Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.375.

après avoir entendu parler de la salade japonaise et s'empresse de remarquer qu'«elle a de l'esprit».⁹ Il cherche aussi à plaire à Mme Cottard en disant: «Quel homme charmant que votre mari, il a de l'esprit comme quatre.»¹⁰ Et il dit de Brichot à Mme Verdurin «qu'il a l'air d'être de première force».¹¹ Quant à Swann, son attitude et ses paroles mettent toujours en doute ce qui est affirmé; et son sens critique et ses réserves mettent en péril aux yeux des Verdurin l'«orthodoxie» du clan. Ainsi quand Mme Cottard lui demande son opinion sur les pièces de théâtre de George Ohnet, Le Maître de Forge et Serge Panine, non seulement celui-ci ne cherche pas à lui répondre, mais il ridiculise son goût: «Pardonnez-moi, lui dit Swann d'un air ironique, mais j'avoue que mon manque d'admiration est à peu près égal pour ces deux chefs-d'œuvre.»¹² On comprend donc que dès la première apparition de Swann dans le salon des Verdurin, le patron émette des doutes sur sa possibilité d'intégration au clan en faisant remarquer que Swann n'a pas apprécié vraiment la tante du pianiste. De cette manière la disgrâce de Swann est causée par le fait qu'il n'ajuste pas son discours à celui du clan et qu'il ne réussit pas à cacher sa désapprobation devant les valeurs établies du salon et la bêtise de ses membres.

⁹Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.379.

¹⁰Ibid., p.387.

¹¹Ibid., p.376.

¹²Ibid., p.381.

2. Le discours de connivence

2.1 Le discours gestuel

Nous avons évoqué dans notre première partie la nécessité de considérer le discours dans sa globalité et non uniquement sa composante linguistique. Le moment est maintenant venue pour nous d'étudier effectivement certains gestes en tant que moyens d'expression du sujet parlant.

En effet, dans le milieu mondain, gestes et mimiques, ou plus exactement leur langage, jouent un rôle important. Le «geste» le plus célèbre de la Recherche est sans doute le «rire» de Mme Verdurin et Proust prend soin de détailler avec minutie la «mimique conventionnelle qui signifiait sans fatigue ni risques pour elle, qu'elle riait aux larmes»:¹³

Elle poussait un petit cri, fermait entièrement ses yeux d'oiseau qu'une taie commençait à voiler, et brusquement, comme si elle n'eût eu que le temps de cacher un spectacle indécent ou de parer à un accès mortel, plongeant sa figure dans ses mains qui la recouvraient et n'en laissaient plus rien voir, elle avait l'air de s'efforcer de réprimer, d'anéantir un rire qui, si elle s'y fût abandonnée, l'eût conduite à l'évanouissement.¹⁴

¹³Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.323.

¹⁴Ibid., p.323.

Mais il ne faut pas oublier que M. Verdurin, ne voulant pas être en reste avec la patronne, finit par inventer à son tour une mimique qui, tout en étant différente, est chargée de la même signification.

Quant à M. Verdurin, il ne marchandait pas sa gaieté, car il avait trouvé depuis peu pour la signifier un symbole autre que celui dont usait sa femme, mais aussi simple et aussi clair. A peine avait-il commencé à faire le mouvement de tête et d'épaules de quelqu'un qui s'esclaffe qu'aussitôt il se mettait à tousser comme si riant trop fort, il avait avalé la fumée de sa pipe. Et la gardant toujours au coin de sa bouche, il prolongeait indéfiniment le simulacre de suffocation et d'hilarité.¹⁵

Pour reprendre la terminologie de Saussure, à laquelle les mots de Proust lui-même font inévitablement penser, à un signifié unique («degré extrême d'hilarité») sont associés deux signifiants différents. Même si l'on peut retrouver, notamment grâce aux indications données par Proust dans les passages que nous venons de citer, la motivation de ces gestes/signes, il faut bien comprendre qu'ils sont arbitraires. Un étranger au clan peut en effet les comprendre de façon erronée: Mme Verdurin pourrait sangloter et M. Verdurin simplement s'étouffer avec sa pipe. La clé de l'accès à la signification véritable est donnée par la connivence qui naît de l'entente étroite liant les membres du groupe.

¹⁵Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.387.

La preuve de ce que nous avançons est donnée par le malentendu qui s'élève entre Swann et Cottard lors de leur première rencontre à propos d'un geste de ce dernier.

Il [Swann] n'eût un moment de froideur qu'avec le docteur Cottard: en le voyant lui cligner de l'œil et lui sourire d'un air ambigu avant qu'ils se fussent encore parlé (mimique que Cottard appelait «laisser venir»), Swann crut que le docteur le connaissait sans doute pour s'être trouvé avec lui en quelque lieu de plaisir, (...).¹⁶

Dans ce cas, un même signifiant (le clin d'œil) possède deux significations, chacune étant propre à un groupe particulier. Seule la connivence qui unit les membres du «petit clan» des Verdurin permet d'actualiser immédiatement le sens «laisser venir» propre au docteur Cottard au lieu du sens que ce signe possède habituellement et de façon beaucoup plus répandue dans le monde («Oui, je vous reconnais aussi, nous nous sommes effectivement rencontrés dans un lieu de plaisir.»)

On peut donc dire que, au-delà de l'expression d'un signifié particulier, la fonction de ce langage gestuel est d'exprimer la connivence qui cimente l'unité d'un cercle mondain donné et par conséquent l'appartenance à ce cercle des «locuteurs» impliqués dans l'échange gestuel. De ce point de vue, le geste de M. ou de Mme Verdurin signifie peut-être moins «Je ris aux éclats» que «Je peux me contenter de

¹⁶Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.319.

faire signe que je ris aux éclats, car je sais que, puisque nous sommes entre camarades, vous me comprenez. Et c'est beaucoup moins fatigant.»

2.2 Les expressions ou mots propres au clan

Un certain nombre d'expressions toutes faites ou de mots employés au sein du clan dans un sens particulier ont une fonction semblable. Ce sont par exemple les mots que Proust accumule entre guillemets dans les premières pages du roman. Nous ne chercherons pas à dresser une liste complète de ces termes ni à détailler leur signification. Nous nous contenterons de distinguer au sein de ces termes deux catégories différentes. Tout d'abord, tous les termes qui possèdent dans le clan des Verdurin un sens radicalement différent de leur sens habituel. C'est par exemple le cas de l'adjectif «ennuyeux» employé comme nom par les «fidèles» pour désigner, en les ridiculisant, les membres de la noblesse; c'est aussi le cas du mot «camarade» employé par les «fidèles» pour se désigner eux-mêmes de façon valorisante. La deuxième catégorie est constituée par les mots ou expressions qui ne sont pas employés dans un sens différent de leur sens habituel mais qui prennent cependant une valeur particulière. C'est le cas par exemple la série de mots empruntés au paradigme religieux: le «credo», les «fidèles», les «réprouvés». Ces termes sont employés dans leur sens métaphorique usuel mais ils désignent respectivement ici de façon spécifique les valeurs propres au clan des Verdurin, les membres et les exclus du clan. L'on remarquera en passant que la connotation religieuse de la série de termes souligne la fonction unificatrice de cet emploi particulier de mots ou d'expressions de la langue courante.

3. Le discours de bienséance

Dans le milieu mondain le langage conventionnel de la politesse est employé avec tant de naturel que son aspect artificiel passe normalement inaperçu. Ce langage conventionnel peut être essentiellement gestuel. Ainsi quand la Princesse des Laumes arrive à soirée de Mme de Saint Euverte,

Pour montrer qu'elle ne cherchait pas à faire sentir dans un salon où elle ne venait que par condescendance, la supériorité de son rang, elle était entrée en effaçant les épaules là même où il n'y avait aucune foule à fendre et personne à laisser passer, restant exprès dans le fond, de l'air d'y être à sa place, comme un roi qui fait la queue à la porte d'un théâtre tant que les autorités n'ont pas été prévenues qu'il est là.¹⁷

Il est aussi bien sûr verbal et comme son pendant gestuel repose essentiellement sur l'antiphrase. Ainsi quand Mme de Saint-Euverte, ayant finalement aperçu la Princesse, veut lui donner son fauteuil, cela donne lieu à l'échange suivant:

— Mais pas du tout! Pourquoi? Je suis libre n'importe où! Et, avisant avec intention, pour mieux manifester sa simplicité de grande dame, un petit siège sans dossier:

¹⁷Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.463.

— Tenez, ce pouf, c'est tout ce qu'il me faut. Cela me fera tenir droite. Oh! mon Dieu, je fais encore du bruit, je vais me faire conspuer.¹⁸

Cependant le côté artificiel de ce langage devient flagrant quand il est pris à la lettre par un personnage aussi borné et maladroit que Cottard. C'est ce qu'illustre par exemple l'épisode de l'invitation à une soirée théâtrale avec Sarah Bernhardt.

«Vous êtes trop aimable d'être venu, Docteur, d'autant plus que je suis sûre que vous avez déjà souvent entendu Sarah Bernhardt, et puis nous sommes peut-être trop près de la scène», le docteur Cottard, qui était entré dans la loge avec un sourire qui attendait pour se préciser ou pour disparaître que quelqu'un d'autorisé le renseignât sur la valeur du spectacle, lui répondit: «En effet on est beaucoup trop près et on commence à être fatigué de Sarah Bernhardt. Mais vous m'avez exprimé le désir que je vienne. Pour moi vos désirs sont des ordres. Je suis trop heureux de vous rendre ce petit service. Que ne ferait-on pas pour vous être agréable, vous êtes si bonne.»¹⁹

Toute la réplique de Mme Verdurin est un discours de politesse fondé sur l'antiphrase: Mme Verdurin tient un discours en apparence dépréciatif pour que son interlocuteur puisse lui répondre de façon méliorative: «Tout le plaisir est pour

¹⁸Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.469.

¹⁹Ibid., p.318.

moi voyons, vous savez bien qu'on ne se lasse jamais de Sarah Bernhardt. Et d'ici nous sommes à la distance idéale de la scène, ni trop près ni trop loin». Mais Cottard ignore cette figure élémentaire de la rhétorique de la politesse et commet un impair monstrueux.

4. Le discours d'exclusion

Comme le discours d'appartenance proprement dit, le discours d'exclusion a comme but de cimenter l'unité du groupe mais il le fait par un moyen opposé: exprimer son mépris à l'égard du reste du milieu mondain ou de l'un de ses membres en faisant appel aux pointes assassines de la médisance. Ce procédé est aussi employé avec la même fonction pour exclure du clan le membre qui en a démérité.

4.1 La médisance

Ainsi Mme Verdurin pour démarquer son «petit noyau» des autres salons, ne manque pas l'occasion d'épingler les défauts des «ennuyeux», en mettant en doute leurs qualités morales et intellectuelles de façon éhontée. De cette manière, elle affirme que le Duc de la Trémoille est bête, qu'il prononce «collidor» pour «corridor» et que sa femme, la Duchesse est toujours ivre.²⁰ Les soirées de ces gens-

²⁰Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.383.

là sont «ennuyeuses comme la pluie»,²¹ si bien qu'ils sont obligés de payer des malheureux pour y avoir des gens.²² Disciple d'autant plus zélée et convaincue qu'elle est d'origine plus que modeste, la tante du pianiste ne manque pas une occasion d'en rajouter:

«Voyez-vous ça? ce qui m'étonne, c'est qu'ils trouvent encore des personnes qui consentent à leur causer; il me semble que j'aurais peur: un mauvais coup si vite reçu! comment y a-t-il encore du peuple assez brute pour leur courir après?»²³

Même Saniette, en fait bouc émissaire du salon des Verdurin, se sent aussi obligé d'entrer dans ce jeu:

Saniette qui, depuis qu'il avait rendu précipitamment au maître d'hôtel son assiette encore pleine, s'était replongé dans un silence méditatif, en sortit enfin pour raconter en riant l'histoire d'un dîner qu'il avait fait avec le Duc de La Trémoille et d'où il résultait que celui-ci ne savait pas que George Sand était le pseudonyme d'une femme.²⁴

Les quelques exemples que nous venons de citer ou d'évoquer suffiront

²¹Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.303.

²²Ibid., p.304.

²³Ibid., p.383.

²⁴Ibid., p.385.

pour nous permettre de dégager en quelques mots les caractéristiques principales de ce type de discours d'exclusion. Comme le discours d'appartenance proprement dit lorsqu'il exprime l'admiration commune, le discours de médisance est fait d'affirmations catégoriques (Mr. X est Ceci) et superlatives, la seule différence — mais de taille — étant que son contenu est négatif. Et, comme la louange, elle se situe à la limite du vraisemblable. En fait, plus une telle affirmation semble invraisemblable (par exemple, le Président de la République «est sourd comme un pot et [...] mange avec ses doigts»²⁵), plus elle est efficace.

4.2 L'ironie

Une autre forme de discours d'exclusion est constituée par l'ironie. Sa subtilité est sans doute trop difficile à manier pour les membres du clan des Verdurin, aussi la trouve-t-on uniquement dans les salons de l'aristocratie et plus spécifiquement dans la bouche des Guermantes. D'ailleurs, c'est la Princesse des Laumes qui fait elle-même remarquer:

— Mais on dit toujours l'esprit des Guermantes, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi. Vous en connaissez donc d'autres qui en aient, (...).²⁶

C'est pourquoi, pour signifier que la petite noblesse n'est pas la vraie

²⁵Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.336.

²⁶Ibid., p.473.

noblesse, la belle Oriane marque son dédain à l'égard de Mme de Cambremer par le couplet suivant:

— Non, c'est une petite Mme de Cambremer, répondit étourdiment la Princesse et elle ajouta vivement: Je vous répète ce que j'ai entendu dire, je n'ai aucune espèce de notion de qui c'est, on a dit derrière moi que c'étaient des voisins de campagne de Mme de Saint-Euverte, mais je ne crois pas que personne les connaisse.²⁷

Couplet qu'elle conclut par deux méchancetés dont la gradation savante n'a rien à envier aux plus grands écrivains. Ainsi, tout d'abord, elle confond les Cambremer avec le reste de «la brillante société» présente à la soirée et que Mme de Saint-Euverte «a dû faire venir avec les musiciens, les chaises et les rafraîchissements».²⁸ Puis elle saisit le prétexte de la réplique du général de Froberville à propos de l'ancienneté du nom de Cambremer pour asséner le trait final dont la force est décuplée par des nuances de ton soigneusement notée par Proust:

— Je ne vois aucun mal à ce que ce soit ancien, répondit sèchement la Princesse, mais en tout cas ce n'est pas euphonique, ajouta-t-elle en détachant le mot euphonique comme s'il était entre guillemets, petite affectation de débit qui était particulière à la coterie Guermantes.²⁹

²⁷Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.470.

²⁸Ibid., p.470.

²⁹Ibid., p.470.

De même pour signifier que la noblesse d'Empire ne mérite pas d'être considérée comme l'égale de l'ancienne noblesse, et qu'en fait ce n'est même pas de la noblesse, la Princesse désigne les Iéna comme étant les amis de son mari «qui ont un nom du pont».³⁰ Et quand le général s'entête à lui soutenir que c'est une noblesse comme une autre, elle les confond avec leurs meubles où les «commodes ont des têtes de cygne comme des baignoires»³¹ (laissant ainsi entendre que l'adjectif «Empire» qui qualifie aussi bien le style de meubles que la noblesse en question est synonyme de médiocrité), puis elle ajoute:

— Moi, j'ai aussi des choses comme ça que Basin a héritées des Montesquiou. Seulement elles sont dans les greniers de Guermantes où personne ne les voit.³²

Le message est on ne peut plus clair et cruel: la noblesse d'Empire existe et on ne peut malheureusement rien y faire; toutefois sa place est hors du «vrai monde», là où elle n'offensera le regard de personne.

4.3 Le silence

L'importance du silence comme forme de discours d'exclusion est formulée par Proust lui-même lorsqu'il évoque la réaction de Mme Verdurin quand,

³⁰Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.471.

³¹Ibid., p.472.

³²Ibid., p.472.

lors de sa première visite, Forcheville essaie de plaire à Swann en louant ses relations brillantes avec les grandes dames de Paris: La Duchesse de La Trémoille et la Princesse des Laumes.

Il (M. Verdurin) vit alors que dans sa résolution de ne pas prendre acte, de ne pas avoir été touchée par la nouvelle qui venait de lui être notifiée, de ne pas seulement rester muette, (...), Mme Verdurin pour que son silence n'eût pas l'air d'un consentement, mais du silence ignorant des choses inanimées, avait soudain dépouillé son visage de toute vie, de toute mobilité; (...).³³

Proust en effet présente ici le silence («rester muette») comme un signifiant capable de deux significations («consentement» ou «ignorance des choses inanimées», c'est-à-dire «rejet») et l'actualisation de la seconde signification comme dépendant d'une mimique («dépouiller son visage de toute vie, de toute motilité»).

Et puisque Proust lui-même suggère ainsi que le silence constitue un discours d'exclusion à lui tout seul, peut-être pouvons-nous risquer l'hypothèse suivante: le fait que dans les salons de la noblesse (et notamment dans l'entourage de la Princesse) on ne parle jamais des salons bourgeois comme celui des Verdurin (alors que dans le salon des Verdurin on ne cesse de se définir par rapport aux «ennuyeux») peut être compris comme un silence lourd de signification, comme un discours d'exclusion péremptoire et définitif. Ne pouvant ignorer la noblesse de

³³Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.382.

province ni la noblesse d'Empire, la Princesse des Laumes les exclut du «vrai monde» et les cache ainsi dans son grenier. Mais en ne parlant jamais des «verdurins» de toute sorte, elle leur dénie toute existence et les rabaisse à son tour au rang des «choses inanimées».

Conclusion

La signification du discours mondain sous toutes ses formes se réduit donc à un «sème» unique et extrêmement pauvre: dire l'appartenance à un cercle mondain donné. Par conséquent, dans le discours mondain, le sens littéral n'a pas plus de valeur que le sens littéral des expressions toutes faites si cher à Cottard et quelqu'un qui accorderait de la valeur à ce sens littéral serait aussi ridicule que le médecin.

Ainsi peu importe qu'un calembour soit bon ou mauvais, l'important est de dire qu'il est drôle, parce que c'est Cottard qui l'a fait et qu'en louant l'humour de Cottard, Mme Verdurin affirme que celui-ci et elle appartiennent au même clan; peu importe même qu'elle en rajoute dans le mauvais goût puisque cela lui permet d'insister sur cette appartenance commune.

De même, peu importe qu'on rie vraiment d'une «grosse faribole» «lâchée» par un «copain» puisque faire signe qu'on rit suffit à dire que l'on est bien «entre camarades».

Peu importe non plus qu'une médisance soit fondée ou non puisque

l'important est seulement de médire pour signifier que la personne dont on médit n'est qu'un «ennuyeux» qui ne saurait faire partie du clan.

C'est par exemple ce que met clairement en évidence l'épisode où Saniette entreprend de médire du Duc de La Trémoille en prétendant avoir été le témoin du fait que le Duc «ne savait pas que George Sand était le pseudonyme d'une femme». A travers la réaction de Swann, Proust souligne en effet clairement que l'affirmation de Saniette n'a nul besoin d'être vraie, sa fonction n'étant pas de dire une vérité sur le Duc, mais d'affirmer par un trait médisant son appartenance au clan.

Swann qui avait de la sympathie pour Saniette crut devoir lui donner sur la culture du Duc des détails montrant qu'une telle ignorance de la part de celui-ci était matériellement impossible; mais tout d'un coup il s'arrêta, il venait de comprendre que Saniette n'avait pas besoin de ces preuves et savait que l'histoire était fausse pour la raison qu'il venait de l'inventer il y avait un moment. Cet excellent homme souffrait d'être trouvé si ennuyeux par les Verdurin; et ayant conscience d'avoir été plus terne encore à ce dîner que d'habitude, il n'avait voulu le laisser finir sans avoir réussi à amuser.³⁴

Peu importe enfin la valeur véritable d'une œuvre d'art et ce qu'on pourrait en dire. Comme le fait remarquer Mme Verdurin lorsque Swann se risque à analyser des choses profondes sur la sonate de Vinteuil:

³⁴Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.386.

— Tiens, c'est amusant, je n'avais jamais fait attention; je vous dirai que je n'aime pas beaucoup chercher la petite bête et m'égarer dans des pointes d'aiguilles; on ne perd pas son temps à couper les cheveux en quatre ici, ce n'est pas le genre de la maison.³⁵

C'est l'admiration convenue pour l'artiste et éventuellement pour son interprète qui tient lieu de discours sur l'art:

Aussi quand le pianiste eut fini, Swann s'approcha-t-il pour lui exprimer une reconnaissance dont la vivacité plut beaucoup à Mme Verdurin.

«Quel charmeur, n'est-ce pas, dit-elle à Swann; la comprend-il assez, sa sonate, le petit misérable? Vous ne saviez pas que le piano pouvait atteindre à ça. C'est tout exépté du piano, ma parole! Chaque fois j'y suis reprise, je crois entendre un orchestre. C'est même plus beau que l'orchestre, plus complet.

(...)

Mais tous ces gens qui faisaient profession d'admirer ce musicien (quand Swann avait dit que sa sonate était vraiment belle, Mme Verdurin s'était écriée: «Je vous crois un peu qu'elle est belle! Mais on n'avoue pas qu'on ne connaît pas la sonate de Vinteuil, on n'a pas le droit de ne pas la connaître», et le peintre avait ajouté: «Ah! c'est tout à fait une très grande machine, n'est-ce pas? Ce n'est pas si vous voulez la chose «cher» et «public», n'est-ce pas? mais c'est la très grosse impression pour les artistes»), ces gens semblaient ne s'être jamais

³⁵Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.331.

posé ces questions, car ils furent incapables d'y répondre.³⁶

C'est pourquoi, quand «malgré tout [on se laisse] aller à émettre un jugement sur une œuvre»³⁷ on le fait comme le peintre des Verdurin sous la forme d'un couplet brillant où la grossièreté rivalise avec le cabotinage:

— Je me suis approché, dit-il, pour voir comment c'était fait, j'ai mis le nez dessus. Ah! bien ouiche! on ne pourrait pas dire si c'est fait avec de la colle, avec du rubis, avec du savon, avec du bronze, avec du soleil, avec du caca!
(...)

Et comme les chanteurs parvenus à la note la plus haute qu'ils puissent donner continuent en voix de tête, piano, il se contenta de murmurer, et en riant, comme si en effet cette peinture eût été dérisoire à force de beauté:

— Ça sent bon, ça vous prend à la tête, ça vous coupe la respiration, ça vous fait des chatouilles, et pas mèche de savoir avec quoi c'est fait, c'en est sorcier, c'est de la rouerie, c'est du miracle (éclatant tout à fait de rire) : c'en est malhonnête!
Et s'arrêtant, redressant gravement la tête, prenant une note de basse profonde qu'il tâcha de rendre harmonieuse, il ajouta : «et c'est si loyal!»³⁸

³⁶Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.330-331.

³⁷Ibid., p.329.

³⁸Ibid., p.378.

Ou bien encore on le fait comme Swann, qui dans ces cas-là «donnait alors à ses paroles un ton ironique comme s'il n'adhérait pas tout entier à ce qu'il disait». ³⁹

Brio et vulgarité dans un cas, ironie dans l'autre, en détournant l'attention de ce qui est dit sur celui qui parle, ramènent les propos sur l'œuvre d'art dans le cadre du discours mondain en les chargeant d'une signification unique: «Je suis des vôtres et n'attache pas d'importance à ces vétilles.»

Et dès lors que la vérité du signifié n'importe plus, toutes les impostures sont possibles. Ainsi, il est évident que Cottard n'est qu'un imbécile qui doit tuer ses patients plus sûrement et plus efficacement que Potain, incapable de faire un bon calembour autant que de parler le b-a-ba du langage de bonnes manières: il suffit que Mme Verdurin décide une fois pour toutes que Cottard «est un savant qui vit en dehors de l'existence pratique» pour que la plus impardonnable des boulettes lui soit pardonnée et faire de lui un parfait membre du clan dont les calembours font s'esclaffer les «camarades».

Et si toutes les impostures sont possibles, toutes les palinodies le sont aussi. Ainsi il suffit que Swann évoque ses relations avec le Président de la République pour que s'enclenche le processus qui transformera l'«homme simple et charmant»⁴⁰ de la première visite au salon des Verdurin en un «mauvais petit

³⁹Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.329.

⁴⁰Ibid., p.334.

camarade qui vous débinera en sortant».⁴¹ La palinodie de Saniette à propos du Duc de La Trémoille est encore plus dramatique:

Il capitula (...) vite, (...) et répondit d'un ton (...) lâche à Swann pour que celui-ci ne s'acharnât pas à une réfutation désormais inutile: «C'est bon, c'est bon; en tout cas, même si je me trompe, ce n'est pas un crime, je pense», (...).⁴²

Mais dans un monde et dans un discours où la vérité compte pour rien, la vérité et son contraire sont aussi vrais l'un que l'autre et peuvent donc cohabiter. Ce qui n'est pas vrai peut parfaitement l'être, il suffit qu'on ait besoin que cela soit ainsi pour pouvoir montrer aux yeux de tous les membres du cercle que l'on est des leurs. Le «se non e vero»⁴³ de Cottard n'aurait pas manqué d'à propos, si le docteur avait pu le dire à temps.

A l'image de Swann qui, «ne se sentant plus d'idées élevées dans l'esprit, (...) avait cessé de croire à leur réalité, sans pouvoir non plus la nier tout à fait»,⁴⁴ l'univers mondain a «pris l'habitude de se réfugier dans des pensées sans importance qui lui permett[ent] de laisser de côté le fond des choses».⁴⁵ Et pour ce

⁴¹Marcel Proust, Du côté de chez Swann, p.390.

⁴²Ibid., p.386.

⁴³Ibid., p.386.

⁴⁴Ibid., p.328.

⁴⁵Ibid., p.328.

faire, il s'est forgé un discours qui lui est propre, destiné à signifier éternellement cette vacuité délibérée.



ศูนย์วิทยทรัพยากร
จุฬาลงกรณ์มหาวิทยาลัย